

Biologie des coutumes



Bien chers (ères) collègues, comme tout phénomène culturel, les coutumes naissent, se développent et parfois disparaissent ! En outre elles sont sans cesse exposées aux altérations de forme, voire de signification. On s'en rend compte en analysant les principales grandes coutumes dont il est possible de retrouver la trace jusque dans un passé lointain.

- Dis donc, Renzo, on va remonter dans le passé ? Hum ?
- Bien sûr, mon cher Ego, comment veux-tu faire autrement !

Au cours des cent cinquante dernières années, les motivations et les aspects formels du Carnaval de Bâle ont fondamentalement changé à plusieurs reprises, passant de la simple récréation destinée aux petites gens à la manifestation politique de l'opposition, puis à l'affirmation d'une identité commune à toute une ville.

L'origine d'une coutume, surtout lorsqu'elle fait appel à des formes très anciennes, est souvent obscure. Les documents écrits font défaut et la tradition orale s'avère généralement trop lacunaire. Mais ce qui est certain, c'est qu'un jour, un individu ou un groupe lui a donné vie. Elle se développe de façon différente selon qu'elle contient des éléments de critique sociale (et exprime donc le sentiment d'une minorité) ou qu'elle reflète les valeurs partagées par le groupe ou la majorité de ses membres.

Dans le premier cas, la pratique de la coutume ne cessera de se modifier et évoluera de façon quasi subconsciente, à moins qu'elle ne soit phagocytée par la majorité dominante qui la socialisera à son image. A notre époque moderne, on a maintes fois observé ce processus à propos de certaines cultures alternatives ou de contestation.

Dans le deuxième cas, une coutume peut connaître un développement linéaire ; on assistera généralement à une cristallisation progressive des formes, la pratique atteignant son apogée avant de perdre la fonction essentielle qu'elle avait pour le groupe. Mais les coutumes sont toujours exposées aux intérêts et influences de diverses natures : école, économie locale, jugements des habitants et opinion publique en général, sans compter l'intervention des médias. Leurs dépositaires n'ont guère les moyens de s'y soustraire, encore que leurs réactions varient du conformisme pur et simple à la résistance obstinée !

Le *Zürcher Schulsilvester*, par exemple, est une fête quelque peu débridée organisée par les jeunes à l'aube du dernier jour d'école de l'année. Si son

origine est difficile à cerner, on sait en revanche qu'elle fait, depuis des dizaines d'années, l'objet de critiques indignées de la part des habitants indisposés par le tapage et qu'elle suscite chaque fois l'intervention des autorités. Celles-ci essaient régulièrement de tenir les enfants à l'écart de la rue aux petites heures de la journée en leur proposant des solutions de rechange. Cela modifie certes la pratique d'une telle coutume, mais on n'est pas encore parvenu à l'éradiquer. Chaque année, de nouveaux éléments formels, dus à l'imagination d'inventeurs anonymes voient le jour et font école. Ils sont aussitôt adoptés par les autres, et les médias contribuent involontairement par leurs reportages à les propager.

L'un des traits fondamentaux de l'évolution des coutumes à l'époque actuelle réside dans ce qu'on pourrait appeler leur mise sous tutelle. Parallèlement, on assiste à un phénomène d'« *esthétisation* », une tendance à contenir les coutumes les plus débridées, à canaliser certains débordements qui outrepassent quelquefois les bonnes mœurs de façon à les réintégrer dans les normes d'une société bourgeoise et à garantir ainsi la survie de ces dernières. Cette démarche est comparable à l'endiguement artificiel des cours d'eau trop impétueux qui a, lui aussi, marqué le XIX^e et le XX^e siècle.

Il faut relever toutefois qu'un contrôle analogue s'exerçait déjà auparavant sur la pratique des pèlerinages. Un tel processus découlait naturellement de la pensée et du programme des Lumières ; il s'intensifia au XIX^e siècle, notamment à la faveur de l'introduction de la scolarité obligatoire.

Dès lors, les pratiques sauvages de coutumes jugées contraires aux bonnes mœurs furent réprochées car elles se révélaient incompatibles avec l'image idéale qu'on se faisait du citoyen éclairé. Allant plus loin encore, on créa, pour faire contrepoids, de nouvelles coutumes porteuses de valeurs progressistes à connotation *socio-caritative* ou *patriotique* et *nationaliste*.

Cette évolution se poursuit à l'heure actuelle et traduit une forme de paternalisme. On ne lésine pas sur les moyens, la splendeur formelle étant destinée à masquer la laideur à laquelle on associe la dangerosité et l'anarchie. Les nouvelles coutumes obéissent à une mise en scène soigneusement réglementée.

On reconnaît aisément pareille démarche dans la façon dont notre société compose avec les jeunes qui constituent la frange contestataire de la société. Leurs accessoires distinctifs, singulièrement les vêtements et les bijoux, sont récupérés par le commerce et stylisés, ce qui leur permet de recevoir l'aval de la société. Mais ils perdent de ce fait leur fonction originelle d'exutoire social et de contestation.

Un autre élément caractéristique de l'évolution actuelle est illustré par la tendance à exhiber les coutumes. Certes, beaucoup d'entre elles de par leur caractère festif marqué, étaient destinées à attirer un grand nombre de spectateurs et à représenter une collectivité ou un groupe, à l'instar des réjouissances de l'époque baroque par exemple. Pourtant, le fait d'ériger une coutume en spectacle grand public reste incontestablement un signe de notre époque.

Les spectateurs sont largement en surnombre et toute coutume qui se distingue par la richesse de ses aspects formels est menacée de devoir se donner en spectacle au tourisme de masse et de « *perdre son âme* ».

Une chose est sûre, cependant : en dépit de ce qu'on avait prédit avec assurance, les coutumes, les fêtes et les rites ne sont pas morts ! Au contraire, ils continuent d'exister et se renouvellent à tout moment.

Même la grande ville, considérée comme hostile à toute manifestation de vie, crée ses propres fêtes, ses coutumes, telles que les parades et les défilés, les festivals de musique, etc., des fêtes qui permettent à des foules d'individus partageant des goûts semblables de se rassembler, d'adopter un comportement convenu (même si ce n'est que pour l'occasion), de partager des valeurs et des idéaux...

Au sein d'une société multiculturelle qui, à bien des égards, ne prescrit plus de comportements obligatoires ni de cloisonnements rigides, les hommes tissent désormais leurs propres réseaux de relations, se créant ainsi leur identité. Ce phénomène ne manque pas de surprendre dans une société urbanisée qu'on a si souvent vu sombrer dans l'anonymat et le nivellement. Les fêtes, les coutumes, les rituels de groupe sont autant de ponts jetés en direction des autres. A ce titre, ils comptent parmi les plus importants régulateurs d'une coexistence harmonieuse entre les hommes. Et... les femmes, bien sûr !

Réflexions sur le cycle saisonnier des coutumes

Deux éléments essentiels, chers (ères) collègues, rythment la succession des fêtes et des coutumes, tout au long de l'année. Ce sont d'abord les phases du cycle saisonnier climatique, végétatif, l'alternance de la lumière et de l'obscurité. Puis, c'est l'année ecclésiastique, avec sa succession de fêtes établie depuis plus de deux mille ans par les liturgies chrétiennes. Même pour notre société laïcisée, ce dernier cycle constitue encore un cadre de référence. Les deux systèmes – celui de l'Eglise et celui de la nature – coexistent en une symbiose parfaite. Ensemble, ils forment un tissu, une trame sur laquelle s'articule notre année civile et qui contribue de façon essentielle, en Europe à l'accomplissement de l'homme.

D'autres événements, coutumiers ou purement festifs, dont l'origine est historique ou politique, viennent s'y ajouter : commémoration de batailles ou d'autres hauts faits, prestation de serment des autorités, *Landsgemeinde*, congrès de femmes, etc., sans oublier les fêtes des organisations associatives dont le calendrier dépend des activités des sociétés concernées. Mais toutes ces manifestations ont un caractère plutôt ponctuel. Elles ne structurent ni ne rythment l'année comme le font le cycle des saisons et l'année ecclésiastique.

De nombreuses dates du calendrier chrétien ont, sans aucun doute, perdu de leur importance et de leur signification religieuses. Mais les temps forts (Noël ou le carnaval, par exemple) ont conservé tout leur sens. Les contenus et les symboles n'y sont d'ailleurs pas seulement chrétiens, mais également judaïques et helléniques, voire pré-chrétiens si l'on considère certaines influences issues des cultures germanique et celtique dont la portée exacte est toutefois difficile à établir.

Le tissu complexe formé par la fusion de ces différents éléments n'a cessé de se modifier et de se renouveler tout au long de l'histoire de la culture occidentale, obéissant toujours, en dernière analyse, à la même finalité : aider l'homme à vivre, à organiser judicieusement l'année, à lutter contre une certaine monotonie et, dans les périodes difficiles, par exemple lorsque les jours sont à la fois plus courts et plus sombres, apporter à l'homme un peu de lumière et d'espoir.

L'Avent, Noël, Nouvel-An et Carnaval sont autant d'événements qui rompent la monotonie d'une saison généralement plus difficile à vivre. Parmi les anciennes coutumes, on relèvera l'emploi de masques, très fréquent au début, au milieu et à la fin de l'hiver. La coutume de la Saint-Nicolas illustre bien la symbiose qui s'est opérée entre le païen et le chrétien.

Le terme de *païen* signifiant qui échappent à toute influence religieuse. Quant à la composante chrétienne, elle est fournie par la légende de saint Nicolas. Le

personnage évoqué correspond à un dignitaire de l'Eglise : Nicolas, évêque de Myre en Lycie au IV^e siècle. La légende lui attribue une série de miracles. Nicolas se fit connaître comme bienfaiteur de trois jeunes femmes plongées dans le dénuement, puis pour avoir ressuscité trois jeunes garçons égorgés par un aubergiste. Ces actions en firent le saint patron de la jeunesse. Le transfert de sa dépouille d'Asie Mineure à Bari en 1087, entraîna la propagation du culte de saint Nicolas à travers l'Europe. Une riche coutume s'est développée, d'abord en Allemagne, en Belgique et aux Pays-Bas puis dans les couvents, puis dans les villes et les campagnes, partout ! Saint Nicolas déposait des cadeaux, de nuit, dans les chaussures ou dans les cheminées, passant par les toits !

Noël, le deuxième temps fort du cycle des fêtes hivernales, ne prendra son caractère d'intimité et de fête familiale qu'à partir de l'ère bourgeoise, c'est-à-dire vers la fin du XVIII^e siècle. Mais Luther et la Réforme avaient déjà posé des jalons dans ce sens. Malgré sa commercialisation tant décriée, cette fête a conservé une bonne part de son intimité.

Elle est considérée aujourd'hui comme la fête familiale chrétienne par excellence. Il est à noter que dans l'Eglise, on fête Noël depuis le IV^e siècle à Rome. La fête de Noël illustre bien la propagation des divers éléments d'une coutume.

Amicalement vôtre. CARDINI Renzo

La discorde est le plus grand mal du genre humain, et la tolérance en est le seul remède.

Voltaire 1694 - 1778